ASJP Algerian Scientific Journal Platform

Revue afak Des Sciences
Issn: 2507-7228 – Eissn: 2602-5345
https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/351



Volume: 11/ N°: 4 (2026), P 697-713

# Autofiction, mémoire historique et construction identitaire dans Le Porteur de cartable d'AKLI Tadjer

## Autofiction, historical memory, and identity construction in Le Porteur de cartable by AKLI Tadjer

HAMOUDA AMINA EL ISLAM*
Université Alger 2
(Algérie)
Ahamouda797@gmail.com

BENZID AZIZA
Université Mohamed Khider
(Algérie)
a.benzid@univ-biskra.dz

**Résumé**

Cet article analyse les liens entre autofiction, mémoire historique et construction identitaire dans Le Porteur de cartable d'Akli Tadjer. L'étude montre que l'écriture autofictionnelle interroge les héritages de la colonisation, la transmission mémorielle et les identités postcoloniales. En articulant mémoire, Histoire et fiction, Akli Tadjer fait de la littérature un espace de relecture du passé, tout en promouvant une vision humaniste fondée sur le dialogue, la coexistence des héritages culturels et la réconciliation des mémoires.

*informations sur l'article*

Reçu
31 Juillet 2006
Acceptation
06 Septembre 2026

**Mots clés:**
- ✓ autofiction,
- ✓ mémoire
- ✓ construction identitaire

**Abstract :**

This article examines the relationship between autofiction, historical memory, and identity construction in Le Porteur de cartable by Akli Tadjer. This study demonstrates that autofictional writing questions the legacy of colonialism, the processes of memorial transmission, and the construction of postcolonial identities. By intertwining memory, History, and fiction, Akli Tadjer transforms literature into a space for reinterpreting the past while promoting a humanistic vision based on dialogue, the coexistence of cultural heritages, and the reconciliation of memories.

*Article info*

Received
July 31;2026
Accepted
September 06:2026

**Keywords:**
- ✓ autofiction,
- ✓ historical Memory
- ✓ identity construction,

* autour correspondent

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

## 1. INTRODUCTION

La littérature algérienne d'expression française occupe une place essentielle dans la réflexion sur les rapports entre Histoire, mémoire et identité. Héritière d'un passé marqué par la colonisation, la guerre d'indépendance et les mouvements migratoires, elle constitue un espace privilégié où s'élaborent des représentations complexes du passé. Loin de se limiter à une simple restitution des événements historiques, elle explore les traces que ceux-ci laissent dans les consciences individuelles, les mémoires familiales et les identités collectives. Les écrivains algériens investissent ainsi la fiction comme un lieu de dialogue entre le vécu personnel et l'histoire nationale, faisant de la littérature un véritable laboratoire de la mémoire.

Depuis plusieurs décennies, les études consacrées aux écritures contemporaines ont montré que le récit littéraire ne saurait être considéré comme un simple reflet de la réalité historique. À la suite des travaux de Paul Ricœur (2000), il apparaît que toute mémoire procède d'une mise en récit qui sélectionne, organise et interprète le passé. Le souvenir n'est jamais une reproduction fidèle des événements ; il est constamment reconstruit à partir des interrogations du présent. Dès lors, la littérature ne concurrence pas le travail de l'historien : elle en constitue un prolongement en donnant accès aux dimensions affectives, sensibles et subjectives que les discours historiques peinent parfois à saisir.

Cette réflexion trouve un écho particulier dans les œuvres consacrées à la guerre d'Algérie. Plus de soixante ans après l'indépendance, ce conflit demeure un objet mémoriel traversé par des récits parfois contradictoires, où s'entrecroisent mémoires individuelles, mémoires familiales et mémoires nationales. Comme l'ont montré Benjamin Stora et Mohammed Harbi, la guerre d'Algérie continue d'alimenter des représentations multiples qui dépassent largement le cadre de l'événement historique pour toucher aux questions de l'identité, de l'appartenance et de la transmission. Dans ce contexte, la littérature apparaît comme un espace privilégié de médiation, capable de dépasser les oppositions idéologiques afin de restituer la complexité des expériences humaines.

Parmi les écrivains contemporains qui interrogent cette mémoire, Akli Tadjer occupe une place singulière. Né dans une famille algérienne installée en France, il construit une œuvre profondément marquée par les questions de l'exil, de la filiation, de la mémoire et de la coexistence des héritages culturels. Sans adopter le point de vue de l'historien, il privilégie celui des individus ordinaires, des familles et surtout des enfants, dont le regard renouvelle profondément la perception des événements historiques. Son roman *Le Porteur de cartable*, publié en 2002, illustre pleinement cette démarche. À travers le personnage d'Omar, jeune garçon vivant en région parisienne pendant la guerre d'Algérie, l'auteur restitue les répercussions du conflit sur la vie quotidienne, les relations familiales et la construction progressive de l'identité.

L'originalité du roman tient notamment au choix d'une écriture qui emprunte

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

largement aux procédés de l'autofiction. En puisant dans sa propre expérience tout en recourant aux ressources de la fiction, Akli Tadjer transforme des souvenirs personnels en une réflexion plus vaste sur la mémoire historique. Le récit ne cherche pas à établir une vérité documentaire ; il recompose le passé à travers la subjectivité du narrateur, faisant de l'expérience intime un moyen d'interroger les héritages de la colonisation, les mécanismes de la transmission mémorielle et les multiples facettes de l'identité postcoloniale. L'autofiction apparaît ainsi comme une forme d'écriture particulièrement féconde pour penser les relations entre mémoire individuelle et mémoire collective.

Les recherches consacrées à l'œuvre d'Akli Tadjer ont principalement mis en lumière sa dimension autobiographique, son écriture de l'immigration ou encore sa représentation de la guerre d'Algérie. En revanche, peu d'études ont analysé de manière conjointe les interactions entre autofiction, mémoire historique et construction identitaire dans *Le Porteur de cartable*. Or ces trois dimensions sont profondément liées. La mémoire familiale nourrit la fiction ; la fiction reconfigure l'Histoire ; et cette reconfiguration participe à l'élaboration d'une identité qui ne se réduit ni à l'héritage algérien ni à l'expérience française, mais se construit dans un espace de dialogue entre plusieurs appartenances.

Cette étude se propose donc d'examiner la manière dont Akli Tadjer mobilise les ressources de l'autofiction pour transformer la mémoire de la guerre d'Algérie en matière romanesque et pour interroger les processus de construction identitaire. Il s'agira de montrer que le roman dépasse largement le simple témoignage autobiographique. En articulant souvenirs personnels, mémoire familiale et histoire collective, il élabore une véritable poétique de la mémoire où le récit devient un espace de médiation entre passé et présent, entre expérience individuelle et héritage collectif.

Notre réflexion s'appuie sur une approche pluridisciplinaire qui croise les études littéraires, les théories de l'autofiction et les recherches sur la mémoire culturelle. Les travaux de Serge Doubrovsky et de Philippe Lejeune permettront d'éclairer les spécificités de l'écriture autofictionnelle, tandis que les analyses de Paul Ricœur, Maurice Halbwachs, Aleida Assmann, Joël Candau et Pierre Nora offriront un cadre théorique pour comprendre les mécanismes de la mémoire individuelle et collective. Les réflexions de Dominique Viart, Catherine Coquio, Benjamin Stora et Martine Mathieu-Job contribueront, quant à elles, à mettre en évidence les enjeux esthétiques et mémoriels de la représentation de la guerre d'Algérie dans la littérature contemporaine.

Enfin, cette recherche défend l'idée que *Le Porteur de cartable* ne constitue pas seulement un roman sur la guerre d'Algérie. Il propose une réflexion plus large sur la transmission, la coexistence des mémoires et la possibilité d'une réconciliation fondée sur la reconnaissance de l'autre. À travers le regard d'un enfant, Akli Tadjer substitue à l'affrontement des récits une écriture de l'écoute, du dialogue et de l'humanisme. En faisant de la mémoire un espace de rencontre plutôt que de division, son œuvre montre que la littérature peut contribuer à

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

une compréhension plus nuancée et plus profondément humaine de l'Histoire.

### *I. L'autofiction : entre écriture de soi, mémoire et Histoire*

L'autofiction occupe aujourd'hui une place centrale dans les études consacrées aux écritures contemporaines de soi. Depuis que Serge Doubrovsky a forgé ce terme à l'occasion de la publication de (préface de Fils, 1977), cette notion désigne une forme narrative qui brouille volontairement les frontières entre autobiographie et fiction. Définie comme une « fiction d'événements et de faits strictement réels », l'autofiction ne cherche pas à reproduire fidèlement une existence, mais à reconstruire l'expérience vécue grâce aux ressources de l'imaginaire. Elle repose ainsi sur une tension permanente entre fidélité au réel et invention romanesque, faisant de la mémoire non pas un simple réservoir de souvenirs, mais un matériau esthétique continuellement remodelé par l'écriture.

Dans les littératures postcoloniales, cette pratique revêt une signification particulière. Les écrivains confrontés aux héritages de la colonisation, de l'exil ou des migrations mobilisent fréquemment l'autofiction afin de restituer des mémoires fragmentées et longtemps marginalisées. L'écriture devient alors un lieu de médiation où l'expérience individuelle rejoint les questionnements collectifs relatifs à l'Histoire, à l'identité et à la transmission. Le Porteur de cartable s'inscrit pleinement dans cette dynamique. Sans revendiquer explicitement le statut d'autobiographie, Akli Tadjer puise largement dans son propre parcours afin d'élaborer un récit où la mémoire familiale se confond progressivement avec celle d'une génération marquée par la guerre d'Algérie.

La réflexion de Serge Doubrovsky permet d'éclairer cette démarche. Selon lui, l'autofiction ne vise pas la stricte exactitude factuelle, mais la restitution d'une vérité intérieure, c'est-à-dire d'une expérience subjective reconstruite par le langage. Cette conception trouve un écho particulier chez Akli Tadjer lorsqu'il affirme s'être profondément identifié à son personnage principal durant l'écriture du roman. « C'est une expérience vécue dans la mesure où il m'était arrivé d'avoir (à mon insu) livré des tracts dans mon cartable après l'école. Généralement, ma mère me mettait un paquet dans mon cartable et me disait va déposer ça chez untel ou untel. Dans mon souvenir ces livraisons ressemblaient à des balades dans Paris. Par ailleurs, je ne devais pas être très discret parce que tout le monde dans le quartier m'appelait le p'tit fellouze. Comme le roman est écrit à la première personne, je m'identifie forcément à lui. Je peux même dire que j'ai été son double pendant toute l'écriture du livre. ». (Histoire commune. (2009). Entretien avec Akli Tadjer.http://histoirecommune.blogspot.com/2009/05/le-porteur-de-cartable.html).
Une telle déclaration confirme que le récit procède moins d'une autobiographie au

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

sens traditionnel que d'une recréation littéraire où les souvenirs personnels acquièrent une portée universelle.

Cette perspective peut être précisée à la lumière des travaux de Philippe Lejeune. Dans Le Pacte autobiographique (1975), celui-ci distingue clairement l'autobiographie, fondée sur l'identité entre auteur, narrateur et personnage, de l'autofiction, qui conserve la liberté propre à la création romanesque. « L'autobiographie est un récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. ». P.14. Il ajoute plus loin, « Dans l'autobiographie, on suppose qu'il y a identité entre l'auteur d'une part, et le narrateur et le protagoniste d'autre part. C'est-à-dire que le "je" renvoie à l'auteur. » P.14 Cette distinction apparaît essentielle pour comprendre la construction d'Omar. Bien que nourri de l'expérience personnelle de l'écrivain, le personnage ne constitue jamais un simple double autobiographique. Il devient le représentant d'une mémoire collective, incarnant les interrogations identitaires d'une génération d'enfants issus de l'immigration algérienne.

Les analyses de Dominique Viart et Bruno Vercier prolongent cette réflexion en soulignant que la littérature contemporaine manifeste un retour marqué vers le réel, non dans une perspective documentaire, mais afin d'interroger les traces laissées par les événements historiques dans les existences individuelles. « Écrire le réel, ce n'est donc plus installer une "histoire" dans un cadre réaliste, mais aller directement vers cette matérialité même du monde qui témoigne de ce qu'il fut et devient. » P. 227-228 Dans cette perspective, Le Porteur de cartable relève pleinement des écritures contemporaines de la mémoire. Le vécu personnel d'Akli Tadjer ne constitue pas une fin en soi ; il devient le point de départ d'une réflexion plus vaste sur les conséquences durables de la guerre d'Algérie, l'expérience migratoire et les mécanismes de la transmission intergénérationnelle

L'une des images les plus significatives du roman réside dans le cartable porté par Omar. Objet scolaire par excellence, il devient progressivement un symbole de la rencontre entre l'innocence enfantine et la violence de l'Histoire. Sans mesurer la portée de ses actes, le jeune garçon transporte des messages destinés aux militants indépendantistes. Le quotidien bascule ainsi dans le politique, révélant combien la guerre s'immisce jusque dans les gestes les plus ordinaires. Par cette symbolique, Akli Tadjer montre que les bouleversements historiques ne se limitent pas aux champs de bataille ; ils investissent également les espaces familiaux et les expériences les plus intimes. « Les accords consacrant à l'accession de l'Algérie à l'indépendance sont adoptés à la quasi-unanimité des votants. L'Algérie est-on peut l'affirmer ce soir –un pays

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

indépendant. Bon gré, malgré, il faudra s'y faire. Ainsi va l'histoire, chers auditeurs. Toutefois attendez-vous à savoir que… » J'ai les poils de mes bras qui se hérissent tant je suis ému d'avoir gagné la guerre même si ce traitre de Messaoud m'a mis hors-jeu juste avant le coup de sifflet final » (Tadjer, p. 255)

Le choix d'un narrateur enfant participe pleinement de cette esthétique. Omar découvre progressivement une réalité dont il ne possède pas les clés d'interprétation. Les conversations familiales, les silences des adultes ou les manchettes des journaux deviennent autant d'indices d'un conflit qu'il appréhende avant tout par ses effets émotionnels. Ce décalage entre l'innocence du regard enfantin et la gravité des événements confère au récit une force singulière. Il permet de restituer la guerre non comme une succession de faits historiques, mais comme une expérience humaine profondément marquée par l'incertitude, la peur et la perte.

Cette représentation rejoint la réflexion de Paul Ricœur selon laquelle toute mémoire procède d'une mise en récit. Le souvenir ne restitue jamais le passé dans sa vérité immédiate ; il le reconfigure constamment à partir du présent. « Le phénomène mnésique consiste dans la présence à l'esprit d'une chose absente qui porte la marque de l'antérieur. » Chez Tadjer, la mémoire familiale nourrit ainsi une Algérie largement idéalisée, façonnée par les récits du père et les souvenirs transmis au sein du cercle familial. L'imaginaire ne vient pas déformer la mémoire : il participe au contraire à sa reconstruction et à sa transmission.

Les analyses de Maurice Halbwachs éclairent également cette dimension collective du souvenir. Les cadres familiaux, communautaires et sociaux déterminent largement la manière dont Omar construit sa représentation de l'Algérie. Avant même de connaître Bousoulem, le jeune garçon l'habite déjà par les récits de son père. Le village cesse alors d'être un simple espace géographique pour devenir un véritable lieu symbolique où se condensent l'appartenance familiale, la mémoire des origines et l'identité collective. « Il voudra. Et tu découvriras Bousoulem, notre village, au cœur de la Kabylie. Tu verras comme il est magnifique. Le matin, quand tu te lèves, pas un bruit (…..)Tu ouvres la fenêtre. Rien devant. Rien derrière ? La montagne à perte de vue. On est seuls. » (Tadjer, P, 152).

Ainsi, chez Akli Tadjer, l'autofiction dépasse largement les limites d'une écriture de soi. Elle devient un dispositif esthétique permettant d'articuler mémoire individuelle et mémoire collective, vécu intime et Histoire nationale. En transformant les souvenirs personnels en matière romanesque, l'écrivain propose une réflexion profondément humaniste sur la transmission, l'identité et la réconciliation. L'expérience singulière d'Omar acquiert dès lors une portée universelle qui fait du

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

Porteur de cartable l'une des œuvres majeures consacrées à la mémoire de la guerre d'Algérie.

Au-delà de la seule écriture de soi, l'autofiction apparaît ainsi comme une modalité privilégiée de mise en relation entre mémoire individuelle et mémoire collective. En faisant du souvenir un matériau romanesque, Akli Tadjer ne cherche pas uniquement à restituer un passé personnel ; il interroge les mécanismes mêmes de la construction mémorielle. Le récit devient un espace où les expériences vécues sont réorganisées, interprétées et investies d'une signification nouvelle. Cette transformation littéraire permet de dépasser la singularité de l'expérience autobiographique pour atteindre une dimension collective, dans laquelle les trajectoires individuelles rejoignent l'histoire d'une génération marquée par la guerre d'Algérie.

Cette dynamique est particulièrement perceptible dans la construction du personnage d'Omar. Bien qu'il soit inspiré de l'enfance de l'auteur, Omar ne constitue jamais un simple alter ego. Il est avant tout une figure narrative qui cristallise les interrogations d'une jeunesse confrontée à une double appartenance culturelle. À travers lui, Akli Tadjer montre que l'identité ne résulte pas d'un héritage figé, mais d'un processus continu d'appropriation du passé. Les souvenirs transmis par les parents, les conversations familiales, les événements politiques et les expériences quotidiennes participent ensemble à façonner la conscience du jeune narrateur. L'autofiction devient ainsi le lieu où se rencontrent mémoire familiale, histoire nationale et construction de soi.

L'un des apports majeurs de cette écriture réside également dans sa capacité à restituer la dimension affective de l'Histoire. Contrairement au discours historique, qui privilégie les faits, les dates et les causalités, le récit autofictionnel accorde une place centrale aux émotions, aux hésitations et aux perceptions subjectives. Les événements historiques sont appréhendés à travers les sentiments qu'ils suscitent chez les personnages. La guerre d'Algérie n'apparaît donc pas uniquement comme un conflit politique ; elle se manifeste dans les inquiétudes des parents, les silences de la famille, les incompréhensions de l'enfant et les transformations progressives de son regard sur le monde. Cette approche sensible permet de saisir les effets durables du conflit sur les existences ordinaires et souligne que les grandes ruptures historiques se prolongent bien au-delà de leur dénouement militaire.

Cette articulation entre expérience intime et histoire collective rejoint les analyses de Dominique Viart, pour qui les écritures contemporaines du réel cherchent moins à reproduire fidèlement les événements qu'à rendre perceptibles les traces qu'ils laissent dans les consciences. Chez Akli Tadjer, ces traces prennent la forme d'une mémoire fragmentaire, composée de souvenirs, de récits entendus, de silences et d'images dispersées qui se recomposent progressivement au fil de la narration. L'écriture autofictionnelle devient alors un travail de mise en sens, grâce auquel les fragments du passé trouvent une cohérence

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

nouvelle sans prétendre restituer une vérité absolue.

Par ailleurs, la place accordée au regard enfantin renforce considérablement la portée de cette démarche. Parce qu'il ignore encore les catégories idéologiques qui structurent le discours des adultes, Omar découvre le conflit à travers des détails du quotidien, des paroles échangées à voix basse, des manifestations aperçues dans la rue ou des réactions de son entourage. Son incompréhension initiale ne constitue pas une faiblesse narrative ; elle permet au contraire au lecteur d'appréhender progressivement la complexité de la guerre sans être enfermé dans une lecture partisane. La naïveté du narrateur favorise une approche profondément humaine des événements, où la curiosité, la peur, l'amitié et la solidarité prennent le pas sur les oppositions politiques.

En choisissant cette perspective, Akli Tadjer renouvelle la représentation de la guerre d'Algérie dans la littérature contemporaine. Le conflit n'est plus seulement raconté comme un affrontement entre deux camps, mais comme une expérience humaine qui transforme durablement les individus, les familles et les mémoires. L'autofiction permet ainsi de faire dialoguer la petite histoire avec la grande Histoire, sans réduire l'une à l'autre. Les souvenirs personnels acquièrent une portée collective, tandis que les événements historiques retrouvent une dimension profondément humaine.

Ainsi, *Le Porteur de cartable* illustre pleinement la richesse esthétique et herméneutique de l'autofiction. En articulant expérience vécue, mémoire familiale et reconstruction romanesque, Akli Tadjer élabore une écriture où le passé n'est ni figé ni définitivement clos. Il demeure un héritage en constante réinterprétation, dont la littérature révèle toute la complexité. L'autofiction apparaît dès lors comme le dispositif narratif qui permet de penser conjointement la mémoire, l'Histoire et la construction identitaire, tout en ouvrant la voie à une réflexion plus large sur la transmission, l'altérité et la possibilité d'une mémoire partagée.

## *II. Mémoire et guerre d'Algérie : de l'événement historique à la reconstruction romanesque*

La guerre d'Algérie occupe une place majeure dans la littérature franco-algérienne contemporaine, non seulement comme événement historique, mais également comme expérience mémorielle dont les répercussions continuent de traverser les générations. Les écrivains ne cherchent plus uniquement à restituer les faits ; ils interrogent désormais les modalités selon lesquelles le passé est conservé, transmis et réinterprété. La littérature devient ainsi un espace privilégié où la mémoire complète le travail de l'historien en donnant accès aux dimensions affectives, subjectives et silencieuses de l'événement.

Dans Le Porteur de cartable, Akli Tadjer adopte précisément cette démarche. Le conflit n'est jamais présenté comme une succession chronologique d'événements militaires ; il apparaît progressivement à

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

travers les perceptions fragmentaires d'un enfant qui découvre un monde dont il ignore encore les véritables enjeux politiques. Cette focalisation interne renouvelle profondément la représentation de la guerre d'Algérie. L'Histoire n'est plus observée depuis les centres du pouvoir, mais depuis la sphère familiale, l'école, le quartier et les espaces du quotidien.

L'une des premières manifestations de cette intrusion de l'Histoire survient lorsque le jeune Omar découvre, dans les colonnes de France-Soir, le titre annonçant : « Alger. Attentat rue d'Isly. 32 morts. L'OAS se déchaîne… » (Tadjer, p. 200-201). Cette scène possède une forte valeur symbolique. La presse ne constitue pas seulement un vecteur d'information ; elle devient le médiateur entre la grande Histoire et l'expérience intime de l'enfant. Ce dernier ne possède pas encore les connaissances nécessaires pour comprendre les enjeux politiques du conflit, mais il perçoit immédiatement la violence des mots, l'inquiétude des adultes et la gravité des événements. La guerre pénètre ainsi dans son univers bien avant qu'il puisse en saisir toute la portée historique.

Cette représentation rejoint la réflexion de Paul Ricœur (1983), pour qui « le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé sur un mode narratif ». P.17 Dès lors, le récit historique ne reproduit pas le passé dans son immédiateté, mais en propose une reconfiguration qui lui confère cohérence et intelligibilité. La mémoire, de son côté, ne restitue jamais les événements à l'identique ; elle les réinterprète à partir des questions et des horizons du présent.. Chez Tadjer, cette reconfiguration s'effectue à travers le regard enfantin, qui substitue aux explications politiques une perception émotionnelle du conflit. Le roman ne cherche donc pas à concurrencer l'histoire scientifique ; il propose une vérité sensible fondée sur l'expérience vécue. . Cette perspective peut également être rapprochée des travaux de Catherine Coquio (2015), qui montre que la littérature constitue un lieu privilégié de transmission des expériences traumatiques. L'écriture ne restitue pas seulement les faits ; elle rend perceptibles les silences, les blessures et les traces laissées par la violence historique. Dans Le mal de vérité ou l'utopie de la mémoire (2015), Coquio écrit : « Mémoire, témoignage, catharsis : ces mots ne cessent de revenir au sujet des grandes catastrophes politiques du XXe siècle. » p.9. Elle souligne également : « Au-delà du refus d'oublier, ce qui déchire l'espèce et détruit un monde produit pour certains un mal de vérité particulier, qui s'accompagne d'une crise de la vérité inédite. » p. 9

Dans Le Porteur de cartable, les traumatismes apparaissent moins dans les combats eux-mêmes que dans leurs effets sur la vie quotidienne : inquiétude permanente, non-dits familiaux, peur des arrestations, climat de suspicion et fragilisation des relations sociales.

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

Le choix d'un narrateur enfant joue ici un rôle déterminant. Parce qu'il ignore les catégories idéologiques qui opposent les adultes, Omar interroge sans cesse le sens des événements auxquels il assiste. Ses questions révèlent les limites de toute transmission mémorielle. Lorsqu'il demande si son frère est mort « à cause des pieds-noirs », il montre que sa compréhension de la guerre se construit à partir de récits fragmentaires, souvent contradictoires. L'innocence de l'enfant devient ainsi un véritable outil critique : elle met en lumière la complexité des héritages mémoriels sans les réduire à une lecture manichéenne. « Vous les pieds noirs. C'est vrai que vous faites suer les burnous des Arabes, que vous avez des esclaves, que vous êtes très riches et qu'en plus vous allez installer définitivement dans notre pays… […]Combien tu as tué de bicots […] C'est vrai que c'est à cause des pieds noirs que mon grand frère est mort à la guerre d'Algérie ? (Tadjer.p.55- 56)

Cette mémoire individuelle prend forme au sein des cadres sociaux décrits par Maurice Halbwachs (1997). Les récits du père, les souvenirs de Yéma, les conversations du voisinage et les pratiques communautaires contribuent à transmettre une représentation de l'Algérie que le jeune Omar n'a pourtant jamais connue directement. Le souvenir ne relève donc pas uniquement de l'expérience personnelle ; il s'enracine dans une mémoire collective qui façonne progressivement l'identité du narrateur.

Cette dynamique rejoint également la théorie des « lieux de mémoire » élaborée par Pierre Nora (1984-1992). Dans le roman, Bousoulem dépasse largement le statut de simple village kabyle. Il devient un espace symbolique où se cristallisent les souvenirs familiaux, la nostalgie de l'exil et le sentiment d'appartenance. Bien avant d'être visité, ce lieu existe déjà dans l'imaginaire d'Omar grâce aux récits transmis par son père. Le territoire acquiert ainsi une valeur mémorielle qui dépasse largement sa réalité géographique. « Il voudra. Et tu découvriras Bousoulem, notre village, au cœur de la Kabylie. Tu verras comme il est magnifique. Le matin, quand tu te lèves, pas un bruit (…..)Tu ouvres la fenêtre. Rien devant. Rien derrière ? La montagne à perte de vue. On est seuls. » (Tadjer, p, 152).

Le roman met également en scène la coexistence de mémoires concurrentes. Les discours des militants indépendantistes répondent à ceux des partisans de l'Algérie française sans que le narrateur privilégie explicitement l'une ou l'autre position. « En octobre dernier, il nous avait fait le même coup pour la grande manifestation. Il ne nous avait livré le parcours du défilé que la veille. Résultat, Areski qui, ce jour-là, avait pris rendez- vous avec son médecin, n'avait pu annuler ; Karchaoui, qui avait reçu une pleine bétaillère de génisses à trucider, n'avait pu déserter, quant à Oncle Mohamed, il avait déclaré forfait car le 17 octobre tombait un mardi, et le mardi était jour sacré car il taillait les rhododendrons

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

du parc des Buttes-Chaumont. Alors, pour représenter le Turbigo-Greneta, il ne restait que Mon Père, Yéma et moi pour scander place de l'Opéra : « Algérie algérienne ! FLN vaincra ! » Avant que des coups de feu, une pluie de coups de matraque et l'odeur âcre des gaz lacrymogènes ne nous dispersent dans la nuit noire ». (Tadjer.p.25-26). « Contre de Gaulle et les « terroristes du FLN ». Contre tous ceux qui bradent l'Algérie française. Dressons-nous tous ensemble à seize heures, place de la République. Rien n'est encore perdu. Vive la France une et indivisible de Dunkerque à Tamanrasset !» (Tadjer .p.113) - Ça c'est sûr, on les a tous cramés, les bougnoules, renchérit son comparse. Et vive l'Algérie française ! » (Tadjer.p.114). Cette pluralité mémorielle constitue l'une des grandes forces du texte. Akli Tadjer refuse la simplification idéologique ; il montre que chaque personnage demeure prisonnier d'une histoire particulière, de blessures personnelles et d'expériences différentes du conflit.

Cette volonté d'éviter tout manichéisme trouve son aboutissement dans la relation qui unit Omar et Raphaël. Leur amitié constitue un véritable contrepoint aux affrontements politiques. Là où les adultes reproduisent les divisions héritées de la guerre, les deux enfants inventent un espace de dialogue fondé sur la reconnaissance mutuelle. La mémoire cesse alors d'être un instrument de séparation pour devenir une condition de la compréhension de l'autre.

La réflexion finale d'Omar : « J'essaierais d'acheter la paix si je trouve le vendeur… Peut-être parce que ça n'a pas de prix, la paix » (Tadjer.p220), résume toute la portée éthique du roman. Cette formule ne clôt pas seulement le récit ; elle ouvre une réflexion universelle sur la possibilité d'une réconciliation des mémoires. Chez Tadjer, la littérature apparaît ainsi comme un lieu où les blessures du passé peuvent être transformées en dialogue plutôt qu'en affrontement.

Ainsi, Le Porteur de cartable montre que la guerre d'Algérie ne survit pas uniquement dans les archives ou les travaux historiques. Elle continue d'habiter les récits familiaux, les identités individuelles et les imaginaires collectifs. En privilégiant la médiation de l'autofiction, l'auteur fait de la mémoire un objet de création littéraire et démontre que la fiction peut contribuer à une compréhension plus nuancée et plus humaine de l'Histoire.

### *III. Les enjeux identitaires : entre héritage colonial, mémoire et construction de soi*

La question de l'identité constitue l'un des axes majeurs du Porteur de cartable. Chez Akli Tadjer, elle ne relève jamais d'une définition fixe ou d'une appartenance unique ; elle apparaît au contraire comme un processus dynamique, continuellement façonné par la mémoire, l'histoire familiale

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

et l'expérience migratoire. Le roman montre ainsi que les héritages de la guerre d'Algérie ne se limitent pas aux événements du passé : ils continuent d'influencer la manière dont les individus se perçoivent et construisent leur rapport au monde.

Cette conception rejoint les analyses de Stuart Hall (1996), pour qui l'identité culturelle ne constitue pas une essence immuable, mais un processus historique de construction permanente. Selon Hall, les identités se forment à travers les représentations, les récits et les expériences collectives plutôt qu'à partir d'une origine stable. Cette perspective éclaire particulièrement le parcours d'Omar. Né en France, élevé au sein d'une famille algérienne, il construit progressivement une identité qui ne peut être réduite ni à son pays de naissance ni au pays de ses ancêtres. Son sentiment d'appartenance résulte d'un dialogue constant entre plusieurs héritages culturels.

Le roman montre avec finesse que cette identité se construit avant même toute expérience directe de l'Algérie. Les récits du père, les souvenirs de Yéma, les conversations familiales et les évocations de Bousoulem façonnent un imaginaire auquel Omar adhère spontanément. Lorsqu'il affirme qu'il souhaite découvrir « son pays », bien qu'il n'y ait jamais vécu, il révèle combien la mémoire transmise peut exercer une influence déterminante sur la conscience identitaire. Le territoire d'origine existe d'abord comme une réalité symbolique avant de devenir un espace géographique. « Yéma ne s'est pas cassé la tête pour le diner. Elle a cuisiné un couscous aux fèves, sans viande de lait battu. Mon père apprécié particulièrement ce plat de pauvres qui lui rappelle sa jeunesse à Bousoulam. Et plus il enfourne de cuillères, plus il se plonge dans son enfance …il se revoit bébé dans le bras de sa Yéma qui lui donne la tété.[…]Moi qui n'aime pas les couscous aux fèves, ni les madeleine, je me demande ce qui pourrait bien me renvoyer en enfance quand j'aurai l'âge de Mon père. Les chewings-gums Globo,peut etre ? » (Tadjer p.74)

Cette transmission mémorielle peut être rapprochée des travaux de Marianne Hirsch (2012) sur la postmémoire. Hirsch montre que certaines générations héritent de souvenirs qu'elles n'ont pas vécus directement, mais qu'elles intériorisent au point de les considérer comme constitutifs de leur propre identité. Le parcours d'Omar illustre pleinement ce phénomène. La guerre d'Algérie ne relève pas de son expérience personnelle ; pourtant, elle structure profondément sa manière d'interpréter son histoire familiale et son appartenance culturelle.

Cette situation d'entre-deux trouve un prolongement dans la réflexion de Homi K. Bhabha (1994). Avec la notion de Third Space (« troisième espace »), Bhabha montre que les identités postcoloniales se construisent dans un espace de négociation

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

où les cultures ne s'opposent pas, mais se rencontrent, se transforment et produisent de nouvelles formes d'appartenance. Omar incarne précisément cette identité hybride. Il évolue entre deux univers culturels qui ne s'excluent pas mutuellement : la France constitue le lieu de son quotidien, tandis que l'Algérie demeure le foyer de la mémoire familiale.

L'originalité du roman réside dans le fait que cette double appartenance n'est jamais présentée comme un déchirement irréversible. Bien au contraire, Akli Tadjer montre qu'elle peut devenir une richesse. Les références culturelles françaises et algériennes coexistent dans le parcours du jeune narrateur sans que celui-ci soit contraint d'abandonner l'une au profit de l'autre. Cette représentation nuance les lectures exclusivement conflictuelles de l'identité postcoloniale et ouvre la voie à une conception plus ouverte de l'appartenance.

Cette réflexion trouve un écho dans les travaux d'Abdelmalek Sayad (1999), qui analyse l'expérience migratoire comme une condition marquée par une « double absence » : l'émigré ne se sent plus pleinement chez lui dans son pays d'origine sans être totalement intégré dans le pays d'accueil. Chez Tadjer, cette tension se manifeste moins chez Omar que chez ses parents, dont la nostalgie de l'Algérie nourrit la mémoire familiale et influence durablement les générations suivantes. Les souvenirs transmis deviennent ainsi un patrimoine affectif autant qu'historique. « Il voudra. Et tu découvriras Bousoulem, notre village, au cœur de la Kabylie. Tu verras comme il est magnifique. Le matin, quand tu te lèves, pas un bruit (…)Tu ouvres la fenêtre. Rien devant. Rien derrière ? La montagne à perte de vue. On est seuls. » (Tadjer,p, 152).

Le contraste entre les espaces représentés dans le roman illustre cette dualité. Le logement parisien, parfois décrit comme étroit et oppressant, s'oppose au souvenir idéalisé de Bousoulem, évoqué comme un lieu de liberté, de montagne et d'enracinement. Cette opposition ne traduit pas seulement un contraste géographique ; elle met en scène deux espaces symboliques entre lesquels se construit l'identité du narrateur.

Cependant, l'auteur refuse toute conception figée ou exclusive de l'identité. La relation entre Omar et Raphaël occupe à cet égard une place essentielle. Malgré les antagonismes hérités de leurs familles respectives, leur amitié montre que les appartenances historiques n'empêchent pas la reconnaissance mutuelle. Les deux enfants découvrent progressivement que leurs expériences de l'injustice et de la souffrance créent des liens plus forts que les oppositions politiques héritées du passé. « Tu ne vas pas me dire que tu es comme les autres francaouis. Toi et moi on est un peu pareil. On est du même pays. On est comme des frères. (Ne me dis pas que tu es comme le d'autres Français. Toi et moi,

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

c'est un peu pareil. Nous venons du même pays. Nous sommes comme frères) (Tadjer, p. 66)

Cette dimension humaniste constitue l'un des apports majeurs du roman. L'identité n'y apparaît jamais comme un instrument de séparation, mais comme une réalité ouverte à la rencontre de l'autre. La mémoire familiale conserve toute son importance, mais elle cesse d'alimenter les logiques d'affrontement pour devenir le fondement d'un dialogue entre différentes histoires.

À travers cette représentation, Akli Tadjer renouvelle profondément la réflexion sur les identités postcoloniales. Le roman montre que les héritages de la colonisation et de la guerre d'Algérie ne condamnent pas les individus à reproduire indéfiniment les fractures du passé. Au contraire, la mémoire, lorsqu'elle est portée par la littérature, peut devenir un vecteur de compréhension, de transmission et de réconciliation.

Ainsi, Le Porteur de cartable dépasse largement le récit d'une enfance pendant la guerre d'Algérie. En articulant mémoire, histoire et identité, Akli Tadjer propose une véritable réflexion sur les conditions d'une coexistence possible entre des héritages multiples. L'autofiction devient alors un espace où l'expérience intime rejoint les grandes interrogations historiques et où la littérature participe pleinement à la reconstruction des mémoires postcoloniales.

## *Conclusion*

L'analyse de *Le Porteur de cartable* met en évidence la richesse d'une œuvre qui dépasse largement le cadre du récit autobiographique ou du simple roman historique. En mobilisant les ressources de l'autofiction, Akli Tadjer propose une réflexion approfondie sur les rapports complexes qui unissent la mémoire individuelle, la mémoire collective et la construction identitaire. Le récit montre que les souvenirs personnels ne prennent véritablement sens qu'à travers leur inscription dans une histoire familiale et nationale plus vaste. La fiction devient ainsi le lieu où le vécu intime dialogue avec les grands bouleversements de l'Histoire, permettant de restituer une expérience humaine que les discours historiques, centrés sur les faits et les événements, ne peuvent saisir dans toute sa profondeur.

L'étude a d'abord montré que l'autofiction constitue le fondement esthétique du roman. En s'inspirant de sa propre enfance sans se limiter à une restitution autobiographique, Akli Tadjer transforme des souvenirs personnels en une matière romanesque capable de rejoindre une mémoire générationnelle. Cette écriture hybride, située au croisement du témoignage et de la fiction, permet de rendre compte de la complexité du travail de la mémoire. Le passé n'y apparaît jamais comme une réalité figée ; il est continuellement reconstruit par le récit, réinterprété à partir du présent et investi de significations nouvelles. L'autofiction devient ainsi un véritable espace de médiation entre vérité historique et vérité littéraire.

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

L'analyse a également mis en lumière la place essentielle qu'occupe la mémoire historique dans la structuration du récit. La guerre d'Algérie n'est pas présentée comme une succession d'événements militaires ou politiques, mais comme une expérience vécue qui transforme durablement les individus, les familles et les imaginaires. À travers le regard d'Omar, l'Histoire est appréhendée dans sa dimension quotidienne : elle se manifeste dans les conversations familiales, les silences, les inquiétudes, les manifestations, les journaux ou encore les gestes les plus ordinaires. Ce choix narratif permet à l'auteur de déplacer le regard du lecteur, en privilégiant les effets humains du conflit plutôt que sa seule chronologie. La mémoire apparaît alors comme un processus vivant, constamment nourri par les récits familiaux, les pratiques sociales et les émotions qui accompagnent la transmission du passé.

La question identitaire constitue un autre apport majeur du roman. L'identité d'Omar se construit progressivement au croisement de plusieurs héritages culturels et mémoriels. Loin de proposer une vision figée de l'appartenance, Akli Tadjer montre que toute identité résulte d'un processus dynamique de négociation entre plusieurs espaces culturels, plusieurs langues et plusieurs mémoires. Le personnage principal incarne ainsi la condition de nombreux enfants issus de l'immigration, appelés à construire leur identité entre fidélité aux origines familiales et inscription dans la société française. Cette représentation dépasse largement le cas individuel d'Omar pour interroger les enjeux plus généraux des identités postcoloniales dans les sociétés contemporaines.

L'une des forces du roman réside également dans son refus du manichéisme. Sans occulter les violences de la colonisation ni les traumatismes de la guerre d'Algérie, Akli Tadjer évite toute simplification idéologique. Les personnages ne sont jamais réduits à leur appartenance nationale ou politique ; ils sont présentés dans toute leur complexité, avec leurs contradictions, leurs blessures et leurs aspirations. Cette approche confère au récit une portée profondément humaniste. En mettant au premier plan les relations d'amitié, les solidarités quotidiennes et les liens familiaux, le roman rappelle que les conflits historiques ne suppriment jamais totalement la possibilité de la rencontre et de la compréhension mutuelle.

Cette dimension humaniste se manifeste notamment dans la fonction attribuée à la littérature. Chez Akli Tadjer, le roman ne cherche ni à remplacer le travail de l'historien ni à imposer une mémoire officielle. Il ouvre un espace de dialogue où des mémoires longtemps opposées peuvent se rencontrer. La fiction devient un instrument de médiation qui permet de rendre visibles les souffrances individuelles, de donner une voix aux expériences marginalisées et de réintroduire l'humain au cœur de l'Histoire. En ce sens, *Le Porteur de cartable* montre que la littérature peut contribuer à une meilleure compréhension des héritages coloniaux en favorisant l'écoute, la reconnaissance de l'autre et la coexistence des mémoires.

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

Au-delà du contexte franco-algérien, le roman acquiert une portée universelle. Les interrogations qu'il soulève sur la transmission, l'exil, l'appartenance, la mémoire et la réconciliation concernent de nombreuses sociétés confrontées aux conséquences de conflits ou de migrations. Le regard porté sur l'enfance rappelle que les bouleversements historiques affectent d'abord des existences ordinaires et que les blessures du passé continuent de façonner les générations suivantes. En privilégiant une approche sensible plutôt qu'une lecture strictement politique, Akli Tadjer invite le lecteur à considérer la mémoire comme un héritage vivant, en perpétuelle reconstruction.

Enfin, cette étude ouvre plusieurs perspectives de recherche. Il serait intéressant d'approfondir l'analyse comparative de *Le Porteur de cartable* avec d'autres œuvres de la littérature franco-maghrébine qui interrogent les héritages de la guerre d'Algérie et les formes contemporaines de l'autofiction. Une telle démarche permettrait de mieux comprendre les différentes modalités de représentation de la mémoire coloniale, les stratégies narratives mises en œuvre pour transmettre les expériences traumatiques et la manière dont les écrivains participent à la construction d'une mémoire plurielle. De futures recherches pourraient également explorer les liens entre autofiction, postmémoire et transmission intergénérationnelle afin d'éclairer plus largement la place de la littérature dans la préservation et la reconfiguration des mémoires historiques.

En définitive, *Le Porteur de cartable* s'impose comme une œuvre majeure de la littérature contemporaine consacrée à la guerre d'Algérie. En articulant autofiction, mémoire historique et construction identitaire, Akli Tadjer démontre que la littérature ne se contente pas de raconter le passé : elle en propose une interprétation sensible, critique et profondément humaine. Son roman rappelle que la mémoire n'est pas seulement un héritage à préserver, mais aussi un espace de dialogue, de réflexion et de réconciliation, où l'expérience individuelle rejoint l'histoire collective pour construire une compréhension plus nuancée du passé et ouvrir des perspectives d'avenir fondées sur la reconnaissance mutuelle et le vivre-ensemble.

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

***3.Liste Bibliographique : (APA)***

•**Livres** : Assmann, A. (2011). Cultural memory and Western civilization: Functions, media, archives. Cambridge University Press.

•Bhabha, H. K. (1994). The location of culture. Routledge.

•Candau, J. (1998). Mémoire et identité. Presses Universitaires de France.

•Coquio, C. (2015). Le mal de vérité ou l'utopie de la mémoire. Armand Colin.

•Doubrovsky, S. (1977). Fils. Galilée.

•Hall, S., & du Gay, P. (Eds.). (1996). Questions of cultural identity. SAGE Publications.

•Halbwachs, M. (1997). La mémoire collective. Albin Michel. (Œuvre originale publiée en 1950)

•Harbi, M. (1980). Le FLN : Mirage et réalité. Des origines à la prise du pouvoir (1945-1962). Jeune Afrique.

•Hirsch, M. (2012). The generation of postmemory: Writing and visual culture after the Holocaust. Columbia University Press.

•Lejeune, P. (1975). Le pacte autobiographique. Éditions du Seuil.

•Mathieu-Job, M. (2003/2011). L'intertexte à l'œuvre dans les littératures francophones. Presses Universitaires de Bordeaux.

•Nora, P. (Dir.). (1984–1992). Les lieux de mémoire (3 vol.). Gallimard.

•Ricœur, P. (1983). Temps et récit. Tome I : L'intrigue et le récit historique. Éditions du Seuil.

•Ricœur, P. (2000). La mémoire, l'histoire, l'oubli. Éditions du Seuil.

•Sayad, A. (1999). La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré. Éditions du Seuil.

•Stora, B. (1991). La gangrène et l'oubli. La mémoire de la guerre d'Algérie. La Découverte.

•Tadjer, A. (2005). Le Porteur de cartable. J.-C. Lattès.

•Viart, D., & Vercier, B. (2008). La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations (2e éd.). Bordas.

•**Sites web** : Entretien avec Akli Tadjer : (En ligne), Disponible sur : Site http://histoirecommune.blogspot.com/2009/05/le-porteur-de-cartable.html

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)